



# FIGURES DE L'HABITER, MODES DE NEGOCIATION DU PLURALISME À BARBÈS. L'ALTERITE COMME CONDITION QUOTIDIENNE<sup>1</sup>

Maria Anita Palumbo  
Doctorante EHESS/LAA

Le 71<sup>e</sup> quartier de Paris, Barbès-Goutte d'Or situé dans le Nord-Est de la capitale, est un quartier populaire historique, fonctionnant depuis plus d'un siècle comme "centralité immigrée" (Toubon et Massamah, 1990). Parallèlement la Goutte d'Or est, depuis 25 ans, l'objet d'une politique publique de rénovation ciblée<sup>2</sup>. Quartier d'accueil par excellence, ce territoire est en perpétuelle évolution, au niveau de sa morphologie et de sa composition sociale changeante de décennie en décennie sous le flux de différentes vagues migratoires qui furent d'abord nationales, puis internationales, enfin urbaines. Cette dernière migration d'ordre local, spontanée ou orchestrée qu'elle soit, semblerait avoir déclenché un long processus du bien connu phénomène de gentrification, avec le débat qui s'en suit (Baqué, 2007). Ce quartier, grâce aussi à sa desserte commerciale importante, inscrite dans des réseaux migratoires européens et internationaux. Château Rouge en particulier fonctionne de ce point de vue comme "centralité africaine" (Bouly de Lesdain S., 1999) *temporelle*<sup>3</sup>.

Cela fait de ce quartier un territoire bien connu au-delà des confins de la ville, à l'échelle nationale et internationale. Parallèlement cette *région* de la ville occupe, dans la sphère médiatique nationale, une place qui a contribué à sa stigmatisation dans la géographie mentale et dans les trajets quotidiens des Parisiens. Son image de

<sup>1</sup> Ce texte est issu d'une recherche collective "Barbès: laboratoire du pluralisme" financée dans le cadre d'un appel d'offres de la ville de Paris, programme 2006. Cette recherche était dirigée par Virginie Milliot (Paris X Nanterre) que je remercie pour son soutien. Stéfan Le Courant et Guillaume Pfäus faisaient partie de l'équipe. Ma recherche s'étant enrichie aussi grâce aux réunions et aux discussions collectives, je les remercie ici.

<sup>2</sup> Cette politique publique de rénovation a pris différents noms à mesure du changement des partenaires de cette politique et de leurs priorités La Goutte d'Or fait l'objet de la "Politique de la Ville" depuis 1983, année dans laquelle les instances politiques ont officiellement commencé leur engagement dans la réhabilitation de ce quartier. En mars dernier l'État, la Municipalité et les bailleurs sociaux ont stipulé leur nouveau contrat de partenariat pour l'intervention sur le quartier dans les trois années à venir qui prend le nom de CUCS, "contrat urbain de cohésion sociale". La Goutte d'Or, avec une dizaine d'autres quartiers parisiens, est donc, encore aujourd'hui, un espace prioritaire d'intervention des instances politiques et économiques.

aisée, est une centralité

<sup>3</sup> En introduisant la variable temporelle dans la définition de Château Rouge comme "centralité africaine" selon la définition proposée par Bouly de Lesdain à la suite de Toubon et Massamah (1990), nous suivons avec Ascher une posture qui se veut attentive aux usages temporellement diversifiés des lieux publics et aux moments de re-synchronisation de ces usages. Au sujet des processus de désynchronisation et de re-synchronisation de la vie sociale voir Ascher 1995 et Ascher 2001.

quartier dangereux, de zone de non-droit, l'a mise à l'écart dans la mythologie spatiale dominante et locale de Paris. Elle se modifie progressivement en alternant ces images négativement stigmatisantes à leur contraire : une hypervalorisation du quartier cosmopolite. Pour les étrangers en rêve d'émigration Barbès est Paris de même que pour bien de parisiens en manque d'exotisme l'Étranger est à Barbès. Toujours est-il que le changement de population, et la conséquente diversité visible dans le quartier, est un élément constant de l'histoire sociale de la Goutte d'or. La présence dans le quartier de personnes aux horizons culturels et sociaux différents a déterminé une stratification et sédimentation de son paysage urbain et social qui contribuent à en faire un quartier exceptionnellement multiculturel. Si il y a un quartier parisien analyseur des dynamiques urbaines de globalité-localité qui façonnent l'espace urbain et le mode de vie de ces habitants, c'est donc bien celui-ci. Entre migrations internationales et dynamiques du changement urbain, entre ségrégation et nouvelle centralité urbaine, entre représentations et pratiques, Barbès est à la fois au centre de phénomènes globalisant et créateurs de localité. Un "Quartier Mondial" donc, comme le récite un des slogans de "la première télévision mondiale de quartier" (<http://tv.rueleon.net>).

L'*expérience* de Barbès est indiscutablement celle de l'accès à une multitude de gens différents où le citoyen expérimente la densité et l'hétérogénéité de la population urbaine et s'engage dans les situations de coprésence sur le mode des relations de trafic et où le citoyen accepte une forme quotidienne de proximité avec l'étranger. Dans des espaces d'égale complexité, on se demande quelles sont les règles du jeu du "vivre ensemble" qui permettent la cohabitation dans cet espace, et également quelles règles naissent de ce jeu de coprésence.

Lieu de résidence subi ou choisi, lieu d'enracinement ou de passage, Barbès est la scène de cohabitation de multiples formes de l'habiter, lieu de coprésence de diverses trajectoires résidentielles, configurations familiales et traditions culturelles. Comment font-ils avec la diversité dans laquelle ils sont immergés au quotidien, diversité qui leur est accessible dans l'espace public, dans la typologie des commerces, dans la densité des usages et des pratiques de la rue et qu'ils contribuent aussi à faire exister ? Chacun à sa manière produit son propre "Barbès" par la pratique et la représentation de cet espace urbain aux multiples facettes. Pour cette recherche en particulier nous avons interrogé la complexité des usages et des pratiques quotidiennes de cet espace public de la plus grande altérité et de coprésence de la diversité dans la proximité, portant une attention particulière sur deux aspects : comment se négocie le pluralisme au quotidien et comment s'organise, dans les différentes façons de trouver une place dans le quartier, la porosité entre la sphère publique et la sphère privée. Ces questions

sont posées en termes de compétences, de compositions, d'articulations et de négociations quotidiennes à travers une analyse microsociale et interactionnelle. Par quel processus fait-on de cet hyper-lieu<sup>4</sup> son propre quartier? Comment se réorganise à Barbès cet "art de coexister avec des partenaires" (De Certeau, Giard, Mayol, 1994, p. 17) qu'est le voisinage? Dans l'espace pluriel de Barbès, le "voisin" se définit, au-delà de la proximité spatiale réciproque, par d'autres proximités très "distantes" car au-delà du voisinage topographique, chaque individu se définit par – ou est pris dans – un voisinage "topologique" inaccessible dans le local (Lévy et Lussault, 2003). Les habitants habitent-ils tous le même quartier ou le quartier est un support physique où se croisent des réseaux collectifs ou individuels séparés? Qu'est ce que le vécu d'un quartier semblable provoque dans le rapport à l'autre et à soi-même? Mais aussi en termes de citoyenneté et de relation au Monde? Ce qui nous intéresse est le mouvement constant de négociation identitaire que cette cohabitation peut déclencher et comment cela stimule des catégories d'orientation dans la diversité et de construction de soi. En fait, interagir avec l'autre veut dire aussi interagir avec les catégories de l'autre et du soi. Barbès par son passé, son présent et son futur incertain, est un espace productif à la fois de mondialité, de singularité et d'altérité, dans un jeu complexe entre proximité et distance. Cet espace urbain, par la constante confrontation à différents degrés d'altérité qu'il impose, dynamise les constructions des catégories des "autres" et du "soi" qui dirigent l'orientation des habitants dans leur même quartier, informe leur façon d'y habiter et de sélectionner des espaces et des moments "habitables" ou non. Cela en fait un excellent cas d'étude de la relation complexe entre la production de l'espace par les individus et la production, par l'espace, de la relation entre les individus.

<sup>4</sup> "Ces hyper-lieux sont tout d'abord, des lieux à n dimensions, c'est-à-dire des lieux où les individus peuvent quasi simultanément avoir, s'ils le désirent, différentes activités, dans des champs sociaux multiples, et avec des individus qu'ils auront choisis pour partenaires, que ceux-ci soient présents réellement ou virtuellement". Conférence de F. Ascher, *Des villes de toutes les mobilités et de toutes les vitesses : un défi pour les architectes, les urbanistes et les responsables politiques*, Biennale d'architecture de Rotterdam, 09/05/2003.

## PRATIQUER UN QUARTIER, PRODUIRE UN ESPACE, CONSTRUIRE UN RAPPORT AU SOI ET AU MONDE.

**La méthode des parcours commentés dans la pluralité de Barbès-Goutte d'Or**  
 Dans un espace public aussi chargé que celui du quartier de la Goutte d'or, caractérisé par une occupation intense de certaines rues, squares, devantures, avec des temporalités déterminées qui transforment, dans l'espace d'une journée ou dans le temps d'une semaine, l'occupation, l'utilisation, les pleins et les vides du quartier, les parcours commentés permettent "d'échapper à l'enfermement des catégories de définition et de découpage de l'espace urbain" (Petiteau, 2001).

Allier récit et déambulation dans l'espace nous permet d'étudier non seulement les stratégies de parcours dans le quartier, mais aussi l'accessibilité des espaces publics, les mécanismes de distinction et d'appartenance en tant qu'habitant d'un quartier où cohabite une population variée. C'est un outil pour étudier la mobilité, la territorialisation, les réseaux, la perception des espaces tout comme le rapport à l'Autre. Les parcours commentés permettent aussi d'appréhender dans un même mouvement, pratiques et représentations.

Mes analyses se fondent donc sur des parcours produisant des discours qui sont plus d'ordre réactif que réflexif. Le discours est dans ce cas un événement situé. J'ai travaillé sur l'analyse des parcours et des discours sur le quartier produit dans le quartier.

5 Selon les interviews, il s'est agit pour moi de les accompagner dans leur parcours quotidien réel, pendant qu'ils l'effectuaient pour d'autres buts, ou bien d'être guidé sur la "mise en scène" du parcours quotidien effectué hors son temps réel d'effectuation. Cela dépendait de leur emploi du temps et de leur façon de s'approprier le dispositif d'enquête que je leur proposais.

Pendant le parcours, j'ai suivi l'interviewé sur ses pas quotidiens<sup>5</sup>, en partageant avec lui son expérience de l'espace. Lors de cette promenade l'interviewé me guide, énonce son parcours en marchant, partage avec moi ses réflexions en temps réel, entre réactions sensibles à l'espace et ques-

tionnements soulevés par les scènes traversées. Ce dialogue enregistré en marchant fonctionne comme mon intrusion dans l'univers de référence de l'interviewé et aux modes de mise en récit, en cohérence, en intrigue de l'espace. Le "territoire" des interviewés se donne ainsi à lire au fil d'un récit situé en acte. Au-delà des représentations, cette méthode donne en effet accès à des données qui sont de l'ordre de la disposition, de la posture, du langage non verbal, du corporel. Comment les habitants du quartier composent-ils avec cet environnement dense en indices, occupations, appropriations temporaires, micro-événements? Étudier les façons de ralentir ou d'accélérer, de s'arrêter ou d'éviter, la tonalité de la voix, la direction du regard, permet de mesurer les degrés d'accessibilité ou d'hospitalité d'un espace. C'est aussi une manière de mesurer la différenciation des espaces en espaces appropriés ou appropriables, espaces "propres" et espaces des "autres".

Petiteau et Thibaud (2001), l'un théoricien de la "méthode des itinéraires", l'autre des "parcours commentés", insistent sur l'intérêt de la connexion entre le fait de circuler, de percevoir et de décrire: ces dispositifs itinérants et immergés dans l'espace étudié, permettent de collecter l'expérience directe des habitants en amont des représentations. Stéphane Tonnelat (2007) ajoute que la connexion entre marcher et parler permet d'articuler deux idées distinctes de l'espace public: en tant qu'espace de circulation et de mobilité dans l'esprit de l'école de Chicago et en tant qu'espace de dialogue à l'image de la sphère publique d'Habermas. Les parcours commentés sont dès lors bien plus qu'un outil de

description d'une ambiance, ils sont un moyen de comprendre "[...] ce que la circulation et la locomotion font à la communication, ce que les interactions en gare, ou au coin de la rue nous disent de la coopération et des transactions sociales, en quoi elles font loupe pour ceux qui étudient la chose publique et les ressorts d'une moralité publique et en quoi elles construisent autrement la question du pluralisme" (Joseph, I., 2002, p. 90).

Dans ce travail de recherche, ce dispositif d'enquête m'a permis de saisir des opportunités situationnelles : rencontres, interactions quotidiennes, confrontation à des micro-événements dans le quartier. S'agissant d'interviews en situation, l'alliance d'une logique discursive et déambulatoire a ouvert à la perception, aux réactions, aux interactions sur le vif. Loin de l'espace rassurant du discours qui permet une réorganisation et une mise en cohérence de l'action, ces promenades ont la force d'une "séquence situationnelle" qui montre et démontre la porosité entre espace et individu, l'accessibilité perçue ou vécue des lieux et des autres. Cette méthode s'est révélée d'autant plus riche qu'elle a permis de mettre en évidence la dynamique productive d'un quartier de la part de ces différents habitants. Se promener avec les interlocuteurs est une façon non seulement d'avoir accès à leurs trajectoires quotidiennes mais aussi au réseau et aux territoires qu'ils pratiquent ou qu'ils évitent. Cette mise en circulation du chercheur dans le "territoire" de l'autre permet une lecture décentrée du quartier. Le résultat est un ensemble de parcours croisés qui rendent compte de trajectoires différentes et de lectures de l'espace contrastées, composant un tissu imbriqué de superpositions : autant de "quartier-bis"<sup>6</sup>, en paraphrasant Agier (1996), que d'habitants interviewés.

### SURROGATE HOME, OU L'AILLEURS ICI

Barbès et Château Rouge constituent pour diverses communautés un espace de ressourcement culturel où l'on vient car on en partage l'"emblématique identitaire" (C. Bromberger *et al.*, 1989). Lieu de rendez-vous quotidien ou lieu de fréquentation rituelle lors des fêtes, l'espace du quartier offre un répertoire de modes de rencontre, de consommation, de vente et d'achat selon un rythme et des codes d'interaction qui permettent le branchement (Amselle, 2001) à un univers culturel lointain. Ce quartier "africain" est donc produit par cette pratique spécifique de l'espace public du quartier comme lieu de rendez-vous, de déambulation et de communication pour les individus qui se ressourceur<sup>7</sup> ici de leur propre culture.

<sup>6</sup> Michel Agier (1996 p. 35) utilise l'expression *ville-bis* pour signifier le produit d'une observation anthropologique de la vie citadine. À l'étude du cadre institutionnel de la ville, l'auteur privilégie une appréhension de la ville à partir du citadin : "Ce n'est pas à partir de la ville elle-même, qu'émergent les connaissances de l'anthropologie urbaine mais à partir d'un montage de séquences de la vie urbaine tirées d'une infime partie du cours réel du monde. L'ensemble de ces informations représente une sorte de *ville-bis*, comme résultat des procédures de recueil et d'agencement réglé des données urbaines".

<sup>7</sup> A. de Biase et C. Rossi (2005) ont analysé le "ressourcement" comme un indicateur clef pour "mesurer" la qualité de vie de Paris en soulignant que les espaces et modes de ressourcement à Paris relevaient moins des espaces habituellement associés au ressourcement, comme les espaces verts, et plus de l'urbanité même de la ville.

*La première fois que je suis arrivé c'était comme une bouffée d'air. Je suis venu ici parce qu'un ami m'a donné rendez-vous ici et depuis j'y viens tous les jours. Il y a une forte communauté sénégalaise qui est là, mais il y a aussi des guinéens, des maliens, des ivoiriens, des algériens. En ce qui me concerne, vu que je suis des deux cultures, je suis sénégalais d'origine guinéenne, j'ai pas mal de famille ici que je vois. Interview avec Monsieur Tibo.*

*Avant d'y habiter je venais ici pour les fêtes, voir des amies ou rencontrer des amis sénégalais, pour faire des courses parfois avec des parents qui sont sur Paris, pour des produits qu'on trouve qu'ici, des cassettes de musique. Les gens sont ici mais ils peuvent vivre au Sénégal tout le temps, avec la télé, la musique, les pièces de théâtre qui sortent là-bas, les journaux qu'on vend ici ; finalement il y a tout ; il y a vraiment une vie que les gens se constituent qui fait qu'au point de vue temporel les gens ici vivent dans le temps sénégalais. Promenade commentée avec Monsieur Malik.*

Le quartier constitue un lieu de rassemblement régulier qui rythme la vie de ces individus et organise de manière spécifique leur utilisation des espaces publics : on vient pour vendre, acheter, pour rencontrer la famille et les amis. C'est un lieu de socialisation dense pour des personnes qui retrouvent ici non seulement des produits matériels mais aussi des façons d'être ensemble. Surtout dans le temps du week-end, les rues commerçantes du quartier de la Goutte d'or et de Château Rouge se transforment en un véritable centre commercial et culturel à ciel ouvert : la circulation des piétons dans les rues est dense ; les boutiques de produits exotiques se remplissent et se vident au fil de la journée ; les bancs du boulevard Barbès accueillent les promeneurs alourdis par le shopping. Fréquenté majoritairement par une clientèle d'origine africaine, le quartier s'anime d'une ambiance qui demeure latente le reste de la semaine. Ce qui pousse à la fréquentation de ce lieu est un mode relationnel partagé par un groupe donné de personnes projeté sur l'espace public. Cela se traduit par l'abandon d'une posture censurée qu'on adopte partout ailleurs à l'extérieur du chez soi : c'est l'occasion de retrouver une façon familière de vivre et de fréquenter l'espace public. La "présentation de soi", au sens de Goffman, semble retrouver ici un cadre rassurant, un décor en accord, entre les habitudes vestimentaires, les noms et les devantures des boutiques.

C'est un archipel de pôles de socialisation (bars, boutiques, appartements) qui devient un cadre d'action spécifique, lieu de développement d'une reconnaissance mutuelle, la langue fonctionnant comme mode d'isolement et de "déplacement" vers un ailleurs géographique. Pour ces habitants, Barbès n'est pas seulement un espace de circulation et d'achat, c'est aussi un espace de prise de parole en public,

de discussion des "affaires du pays" et de production artistique. Espace dense d'interconnaissance où les relations familiales, amicales, professionnelles et politiques, se mélangent. Le quartier fonctionne aussi comme un lieu d'apprentissage, de socialisation à la "culture africaine" par substitution du pays d'origine :

*Tu sais, mes parents m'ont envoyé plusieurs fois au Mali ou au Sénégal pour que je vive un peu à l'africaine. C'est important pour eux. Ils ont fait leur vie ici, ma mère a des boutiques ici, mon père en a ici et aussi au Mali il a un Hôtel. Moi je suis né ici mais pour eux c'est important, je dois savoir comment on vit à l'africaine; on se comporte pas de la même façon, comment dirais-je..., tu rencontres pas les gens de la même manière, tu salues pas pareil et tout ça, donc il faut envoyer les enfants un peu là-bas quoi. Et si tu n'as pas l'argent, tu fais en sorte qu'ils passent du temps à Château Rouge, tu les amènes avec toi faire les courses quand ils sont petits, et puis ils vont grandir et ils viendront tous seuls. Et comme ça quand ils vont en Afrique ils ne sont pas dépaysés.* Interview avec Monsieur Madi.

Château Rouge est le lieu d'une socialisation par substitution à un mode de vie qui s'inscrit dans l'héritage des origines familiales. De la même façon que l'apprentissage de la langue maternelle, l'immersion dans une façon d'être en public, d'être avec d'autres compatriotes, est une étape de la construction de la personne. Les rues du quartier, les boutiques, la population qu'on peut y rencontrer enfin le décor dans lequel on évolue dans le quartier (surtout dans la temporalité bien spécifique du fin de semaine) est le lieu d'apprentissage d'une présentation de soi, d'un mode précis d'être ensemble, de reconnaître et de se faire reconnaître défini, dans le cas de nos interlocuteurs, comme étant "africain". Il s'agit aussi d'une immersion dans la complexité même du panorama africain car, loin d'être homogène, le quartier reproduit aussi la différenciation interne du Continent, ou du moins de sa part francophone, ce qui ajoute une certaine complexité à cette "socialisation par substitution". Ce qui est transmis et incorporé est aussi la capacité à reconnaître les différentes nationalités et, en conséquence, à se "présenter" selon sa propre nationalité d'origine.

Barbès est un espace d'"hébergement" des différences, des flux, lieu de synchronisation des réseaux de migration transnationale, et en même temps, pour tous, lieu de possibilité d'une "home" temporelle.

## LE QUARTIER DES AUTRES, OU L'ART DU "FAIRE AVEC"

En contrechamp du quartier précédemment présenté, en creux de ce Monde lointain et exotique, un autre quartier émerge, un autre rapport au soi et aux autres se construit.



*Au début tu te poses des questions, est ce que c'est dangereux? et rentrer la nuit? C'est quand même un quartier où il y a une énergie spéciale aussi. Les gens un peu drogués ou les vendeurs de cigarettes, il y en a beaucoup ici sur le boulevard Barbès et autour de l'entrée du métro là. Je me suis habitué à faire mes petits trucs sans pour autant sentir une certaine crainte parce que je sais qu'ils vont pas venir m'agresser ou me demander mon fric, il y a pas cette énergie-là. Au début tu te sens dans une insécurité, puis j'ai pris l'habitude que voilà, ils sont là, ils font leurs choses que ça te plaise ou que ça te plaise pas, tu fais ta vie avec! Mais au début tu te demandes s'ils vont être agressifs avec le blanc qui est là quoi. Promenade commentée avec Monsieur Daniel.*

La pratique de l'espace se définit par fixation des "autres cultures" (qui sont souvent d'autres façons d'occuper l'espace public) sur une portion du territoire du quartier. L'espace est qualifié et partagé en "ambiances ethniques" distinctes mais aussi en ambiances sexuées : le genre devient aussi la catégorie mobilisée pour justifier un choix d'usage, l'espace étant donc, en retour, *révélateur* du genre :... *En tant que femme, j'aime pas la rue de la Goutte d'Or, je trouve qu'ils sont trop... c'est l'ambiance Maghreb, il y a plein de mecs rassemblés, en train de discuter, t'as presque pas de femmes dans la rue, chaque fois que j'y passe je ne me sens pas bien, alors que dans la rue Polonceau, dans le quartier Dejean, c'est ambiance africaine, je me sens bien dans la rue, autant coté Goutte d'Or je ne me sens pas à l'aise.*

Ces descriptions et ces distributions d'"ambiances ethniques", renvoient au fait de la coprésence d'altérités diversement "acceptables" qui renvoient, à leur tour, à des autodéfinitions aussi diversement acceptées : la catégorie du genre est plus utilisée que celle de la couleur de la peau.

Cette posture s'accompagne d'une pratique du "moindre frottement" (Toubon et Messamah, 1999) qui règle la proximité des "autres" avec la distance. Au-delà de la rue de l'immeuble, le quartier reste pour eux paradoxalement un "univers de l'étranger dans lequel autrui est d'abord celui dont la présence met à mal ma prétention à l'identité parce qu'elle fait irruption comme une interférence" (Joseph, I., 1998, p. 37). Non seulement les autres populations du quartier ont cette fonction déstabilisante (renvoyant à l'individu une image de lui-même qu'il n'est pas prêt à accepter, ou qu'on a l'habitude d'oublier : "être blanc" par exemple) mais aussi le quartier tout entier semble jouer le même rôle dans cette identification manquée. Les confins du quartier restent des frontières bien définies et elles fonctionnent dans un sens précis : quand on rentre dans le quartier, on se sent minoritaire. D'où une générale valorisation du changement urbain et de population en cours qui est vécu comme un processus par lequel l'espace deviendrait plus "proche", plus symétrique.

Cette posture habitante questionne aussi clairement la relation entre consommation et identité sur un territoire. Le *paysage commercial* de Barbès ne correspond pas au paysage dans lequel ils se reconnaissent. Ici propriétaires, ou locataires à bas prix, ils sont "habitants" d'un autre quartier, souvent pas loin mais trop cher pour leur capital économique : à Barbès ils sont des habitants "suspendus". L'espace dehors reste celui des "autres", il ne correspond pas à leurs besoins de consommation, et ne constitue pas non plus un espace de curiosité. L'expérience du quartier ne déstabilise pas le point de vue sur l'autre déjà construit mais il le "localise" d'une certaine façon, en l'enrichissant d'une connaissance de près, souvent d'ordre anecdotique : on connaît leur appropriation de l'espace, comment ils se distribuent dans le quartier et comment ils le partagent entre eux. Cette façon de s'orienter dans la "diversité" des autres, réaffirme un point de vue extérieur, basé sur une articulation entre "eux" et "nous". "Faire avec", veut dire accepter cette promiscuité, vécue comme proximité forcée, développant à la fois des tactiques de distanciation spatiale, quand le lieu le permet (détours, éloignement), ou d'évitement, lorsque le lieu empêche un véritable détour. Ils vivent le quartier dans l'attente d'une "évolution", ils espèrent en un espace plus "semblable" qui convertirait le quartier en un environnement plus proche au "nous" de référence.

Cet art de "faire avec" suppose une identification de – et une orientation dans – la pluralité sur un mode distancié au niveau des pratiques aussi bien que dans les discours. Elle peut aller de l'indifférence à une connaissance plus précise des autres, leur distinction interne (arabes, noirs, musulmans, catholiques, habitants, non-habitants) étant déjà une forme de connaissance revendiquée en tant que telle. Même si la population "dérangante" n'est pas toujours décrite en termes d'ethnicité ou d'appartenance nationale ou de couleur de la peau mais aussi en termes de pratique déviante ou de commerce illégitime, elle suscite une définition du "je" en termes "raciaux". Par exemple le blanc apparaît ici comme l'intrus qui doit s'adapter sur un mode d'évitement établi et reproduit automatiquement. Il est donc en position minoritaire.

La pratique intense de la rue par la population de toxicomanes et de vendeurs à la sauvette est décrite comme déviante dans l'absolu, mais tout de même acceptée dans des espaces précis, comme autour de la station du métro Barbès. Une posture d'ignorance à son égard s'instaure : une fois neutralisé le supposé danger grâce à l'expérience quotidienne, le processus de connaissance s'arrête pour laisser place à une attitude que l'on peut qualifier avec Goffman d'"inattention civile". La distribution sur l'espace des appropriations parallèles par d'autres habitants s'accompagne d'une stratégie d'évitement essentielle à cette posture du "faire avec".

L'esthétique du bâti, enrichi de son pouvoir évocateur d'un ailleurs stigmatisé comme celui de la *zone*, est aussi un autre élément faiseur d'ambiance: autant que l'immobilité et la densité d'acteurs à des endroits précis, certaines ambiances peuvent être perçues comme perturbatrices de l'évolution "normale" des citadins dans l'espace public. En réaction à cela on assiste à la mise en place de tactiques d'évitement de l'ordre du contournement planifié ou bien de l'introversion, du repli sur soi qui s'accompagne d'une attitude à se montrer occupé, ou en retard, en tout cas pas disponible. Le "faire avec" semble donc se construire sur l'art de l'*inattention focalisée* pour s'assurer le désengagement nécessaire au passage sans arrêt, sans engagement. Un certain dispositif corporel accompagne aussi cette posture d'"indisponibilité" qui permet une sorte d'isolement du contexte: l'habitude de se balader dans les rues du quartier avec le casque de musique, pratique typique d'isolement dans la proximité non recherchée mais obligée du métro, en est un exemple. De la même manière, marcher toujours très rapidement et ne pas effectuer des pauses dans la marche sont aussi d'autres pratiques d'évitement. L'espace du quartier est traversé comme une parenthèse obligée qui amène ailleurs, dans des espaces simplement anonymes ou reconnus comme plus appropriables et "appropriés", là où on travaille, on étudie, on consomme. Les pratiques dites de proximité sont délocalisées. Cela implique dans la production de "ce quartier" chez ces habitants une valorisation de ses alentours (Montmartre ou le 9<sup>e</sup> arrondissement par exemple) qui crée une dépendance de Barbès vis-à-vis des espaces environnants et de sa position stratégique du point de vue des transports en commun, la mobilité à l'échelle de la ville étant une condition *sine qua non* pour ces habitants qui vivent Barbès comme un espace dortoir. Ces postures de (non)circulation dans l'espace du quartier évoquent plus l'attitude classique du citadin de la grande ville que celle du "neighbor". Le registre des liens faibles gagne sur la sociabilité de quartier. En quoi donc l'espace du quartier est différent de l'espace du métro pour ces habitants? Les relations de voisinage dans leur forme la plus essentielle de salutation et de reconnaissance mutuelle, sont présentées comme l'élément normalisateur de la relation au quartier en assurant le "droit de présence" qui se limite, dans ce cas, à un "droit de passage" dans la rue. Habiter là impose de toute façon au moins une reconnaissance visuelle des habitants et des figures de la rue qui assure ce droit de passage. L'immeuble reste une ressource de relations locales dans l'espace semi-privé de la cage d'escalier ou des réunions d'immeubles; la vie sociale "locale" est réduite à l'espace domestique, à "l'immeuble-club" qui devient l'espace de construction d'un entre-soi de semblables, assurant un certain processus d'identification.

## TERRITOIRE DE SERENDIPITY

Le quartier Barbès peut être aussi vécu comme une succession de "micro-territoires" différents, facteur d'attraction vers des "spectacles" variés et disponibles pour une forme de consommation de-et-dans l'espace public. La valorisation du caractère cosmopolite du quartier s'associe à un mode de découverte qui renvoie à celui du flâneur des grandes villes. Le quartier se révèle alors comme un espace d'exception à plusieurs niveaux. Espace vivant, incontrôlé, espace de liberté, on consomme cet îlot qui résiste à une certaine tendance de "polissement" général de Paris. Par opposition aux mesures sécuritaires qui gagnent Paris, Barbès devient l'espace de possibilité, réel ou imagé, d'une sociabilité autre que celle dominante dans l'espace public du reste de la capitale.

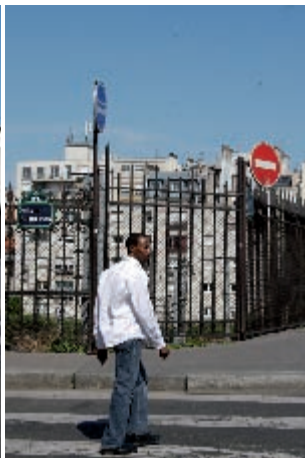
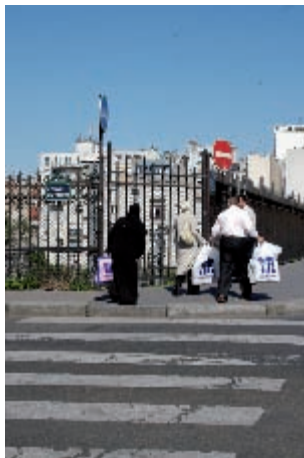
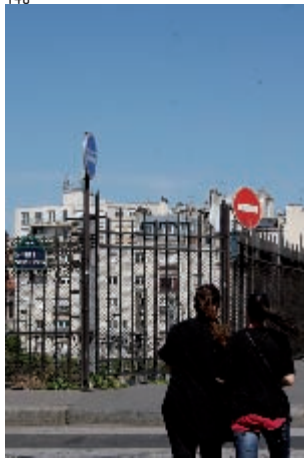
*J'avais trouvé quelque chose dans le 15°. J'avais plus envie d'un quartier vivant. Ici je savais déjà un peu comment c'était : par là c'est l'Inde ; par ici c'est l'Afrique, c'est génial ! C'est l'avantage de vivre dans une grande ville, dans une métropole (Promenade commentée avec Céline)*

*Je ne pourrais pas vivre dans le 16° prout prout quoi. C'est mort là-bas. Avant j'étais à Porte de Clignancourt. Ça faisait 6 ans que je louais, puis ça s'est dégradé. Avant c'était bien, il y avait de la prostitution sur le trottoir, il y avait de la vie en fait. Depuis que Sarkozy est passé cette partie du 18 c'est devenu un peu glauque, je trouve. Les putes sont parties ailleurs, et moi je trouvais ça vachement bien de dialoguer avec cette population, ces femmes qui étaient là, moi je trouvais bien de leur dire bonjour. La résidence s'est dégradée où j'étais aussi. Dans le sens qu'ils ont tout mis sur la sécurité. L'immeuble avait perdu l'âme d'avant quoi. Et donc j'ai acheté ici. Château Rouge ça fait peur à des gens mais moi ça me fait pas peur, moi j'aime quand je sors du métro, toujours du mouvement, toujours des choses qui se passent... Promenade commentée avec Monsieur Mathias.*

L'instabilité du cadre bâti du quartier accompagne cette perception d'un quartier suspendu entre passé et futur, un espace de liberté éphémère, dont il faut être témoin et acteur au présent. Une générale curiosité, guidée par une forme douce d'exotisme et de goût du populaire qui rappelle la catégorie de P. Simon des *Multiculturels*, habitants volontaires d'un quartier pluriel<sup>8</sup> produit ce quartier en tant qu'espace de découverte. Cela s'accompagne d'une forte valorisation de l'ambiance de quartier et du quartier à laquelle on aime se fondre.

Ces habitants fréquentent le quartier avec une disposition et une disponibilité à la rencontre des

<sup>8</sup> On rappelle encore une fois ici que notre utilisation des catégories simoniennes se limite au point de vue de la perception de et de l'interaction avec l'ambiance du quartier. Nous les mobilisons pour enrichir notre étude des formes de l'habiter et non pas en tant que portraits sociologiques des habitants. À titre d'exemple : si les deux catégories de Simon s'opposent aussi au niveau du statut d'habitat (logement HLM, appartement de propriété, etc.) dans nos catégories les locataires se mélangent aux propriétaires car nous procédons à partir de la sociabilité dans l'espace public.



15<sup>e</sup> DE QUARTIER  
Maria-Anita Palumbo

*Ces photos ne se veulent pas une illustration du contenu de l'article mais elles suivent la même posture de terrain, la même intention de regard. Elles n'ont pas un statu subordonné au texte, au contraire elles reformulent la même question de l'altérité comme condition urbaine. Il s'agit d'un travail photographique qui souligne la question plus large de la description et de la représen-*

*tation de la diversité dans l'espace urbain public. Comment décrire sans caricaturer ? Comment montrer sans forcer ? Que peut-on sélectionner du paysage urbain pour le rendre communicable ? En quoi le dispositif photographique peut constituer un moment d'analyse ? Loin de vouloir reproduire, comme bien d'images le font déjà, une survalorisation de la diversité dans un quartier cosmopolite, je me suis concentrée sur un espace moins chargé symboliquement et sur une action minimale : passer. Jouer sur une limite temporel pour "cadre" cette*



observation outillée à été un choix délibéré : il s'agit de photos prises sur le même lieu dans le quartier en un laps de temps défini de 15 minutes... Bien évidemment la série présentée ici n'est qu'une sélection de l'ensemble des clichés pris. Ces images parlent à mon sens de la dimension banale et quotidienne, et en cela primordiale, de la cohabitation à Barbès. Elles permettent de visualiser une diversité de "passages" sur un lieu urbain générique du quartier : un pont sur les rails de la Gare du Nord. Elles restituent la vision qui s'ouvre à un pas-

sant qui se poserait dans un coin pour regarder ce qui se passe autour, ou bien d'un habitant qui tous les jours emprunte ce pont : le même coin de rue, traversé successivement par une population très diverse. Entre le contexte fixe et les sujets changeants s'instaure un dialogue qui fait varier l'impression du lieu, l'ambiance dégagée. Le pouvoir formateur de ce quartier part bien de cela : cette habitude à l'altérité comme condition urbaine quotidienne qui informe notre conception du monde.

autres habitants ou passants dans l'espace public du quartier. Cela se remarque dans une façon de circuler dans, et de parler du quartier.

Comme le dirait P. Simon, ces habitants "rejetent l'uniformité et fuient la proximité avec ceux qui, de même statut social, véhiculent un tout autre projet de société" (1998, p. 204)

C'est le côté "quartier populaire" qui est ici valorisé à travers l'hyperdensité des activités de proximité. Ces habitants circulent en s'engageant dans la relation avec cette ouverture complice mais anonyme de "culture du comptoir". À l'image de leur image du quartier, ils résistent à la froideur des relations urbaines avec une disposition à la *tchatche*, à la conversation circonstancielle, au paiement de tournées, aux expressions argotiques, aux *private joke* qui visent à la fidélisation de la relation car la rencontre doit ainsi se répéter pour rééquilibrer la dette. L'ambiance de quartier est mise en avant. Cette figure de l'habiter recherche, par un engagement quotidien, une existence sociale locale importante.

Les relations de voisinage élargi, aussi bien qu'un engagement dans des relations de trafic non réglé par l'inattention civile, participent à ce mode d'évolution dans le quartier qui consiste à se faire une place en multipliant les situations de présence. Il s'agit d'individus qui ont une fréquentation quotidienne et assez dense de la vie sociale de Barbès avec des points d'ancrage forts dans des lieux de consommation et de loisir. Dans ces moments et ces lieux de rencontres, les situations de coprésence se multiplient : la rue se peuple alors d'"inconnus familiers" avec lesquels le passage au tutoiement est rapide. Cette posture dans l'espace public du quartier se caractérise aussi par un goût de l'"être témoin de". Il y a toujours quelque chose à observer, à regarder, à consommer. L'espace public est perçu et vécu comme une scène, un spectacle permanent qui se donne à voir et qu'on peut observer d'un point de vue privilégié car on en est les habitants, les habitués. On se réserve le droit de s'étonner, un droit de *serendipity*, processus qui conduit à faire des découvertes inattendues pendant qu'on cherchait, on pensait ou on expérimentait d'autres choses, dans une autre direction.

Parfois ce goût du spectacle trouve sa forme d'appropriation par un processus de domestication des autres cultures à travers le prélèvement de certains détails du décor, de la culture matérielle présente dans le quartier, qui participe à la construction de son paysage. L'autre devient donc objet d'une découverte active, expérimentée : changement des habitudes culinaires, petites décorations africaines dans les appartements, empreintes rituelles comme servir du thé à la menthe aux invités.

Cette expérience quotidienne de l'altérité s'accompagne aussi d'une prise de conscience du soi *via* le détour par d'autres modes de vie que l'on rencontre et que l'on expérimente dans l'espace public de Barbès.

*Souvent dans la rue, je me rends compte que je suis la seule blanche et même si je vois que ça change parce que je vois des déménagements, mais dans l'immeuble on est que des blancs. Alors ça me fait bizarre. Je fais partie de ces petits blancs qui veulent habiter à Paris et qui profitent d'ici parce qu'on n'a pas accès à autre chose... [Céline]*

L'utilisation de l'attribut racial revient ici avec une valeur qui révèle un autre jeu de rôle identitaire que celui de la catégorie précédente. Il s'agit ici d'un inversement du stigmaté et d'une tactique d'appropriation des mécanismes d'identification fonctionnant dans le quartier. "Petit blanc" est une catégorie utilisée car perçue comme efficace dans l'ordre des rues de Barbès. Comme Mathias, Céline joue et déjoue la "grammaire" locale. Barbès apparaît ainsi comme un lieu de mise entre parenthèses de la relation directe identité-territoire et émerge comme lieu d'occasion de rencontre et d'inversement d'un ordre socio-spatial dominant. Le passage retranscrit ci-dessous de l'entretien avec Malik, un jeune sénégalais habitant le quartier depuis un an, me semble enfin synthétiser cette façon d'être dans le quartier et de trouver une place dans le pluralisme de Barbès.

*Et parfois même ça peut être des Français ou bien des nationalités qui ne sont pas africaines. Je me dis est-ce que c'est pas que les gens ici en venant dans le quartier, il ne font pas le contraire; quand ils arrivent dans le quartier ils se départissent de ce qu'ils sont vraiment pour être dans l'ambiance du quartier, le temps qu'ils sont ici et pour rentrer dans une autre ambiance après.*

Ce que Malik met en valeur ici c'est Barbès comme lieu d'une sociabilité "autre" par rapport au reste de la ville; l'espace public du quartier est valorisé en tant que lieu où s'engager de façon plus décontractée dans des relations d'anonymat. Cela rassemble à la "Cosmopolitan Canopy" d'Elija Anderson. Dans cet espace, la "bonne censure" est maintenue mais enrichie par une ouverture qui naît une fois quittée la posture d'inattention, d'ignorance de l'autre. La foule semble être un ingrédient fondamental de cette verrière cosmopolite, comme si dans la multitude les possibilités de se rencontrer étaient plus élevées et l'accessibilité à l'autre plus facile. Barbès devient donc un quartier où "people are encouraged to treat others with a certain level of civility or at least to behave themselves"; un espace où les personnes se posent en spectateurs des modes de vie des uns et des autres. Ces habitants se pensent mutuellement sous une verrière cosmopolite qui serait un "public spaces within cities that offer a respite from this wariness, settings where a diversity of people can feel comfortable enough to relax their guard and go about their business more casually". À l'image des



usagers du *Reading Terminal Market* de Philadelphie, les acteurs de cette catégorie viennent vivre ou fréquentent cet espace pour être là, se fondre à l'ambiance et éventuellement en absorber activement des éléments.

### ESPACE D'ENGAGEMENT

*C'est pas agressif ce que je fais. Même sur Richomme, la pissatière du quartier, à qui que ce soit, même aux fumeurs de crack, au risque de me prendre un coup-de-poing, moi je leur dis "On ne pisse pas là!"* (Extrait de promenade commentée avec Monsieur Gérôme).

Cette dernière catégorie de production du quartier veut rendre compte d'un ajustement particulier au quartier qui se fait en termes de porosité entre la sphère publique et la sphère privée. L'expérience de Barbès est, dans certaines trajectoires individuelles, ou à un certain moment de la vie dans le quartier, le lieu d'une prise de conscience par rapport à l'inégalité, à la diversité sociale des différentes populations qui habitent à la Goutte d'Or. Ce frottement aux autres se traduit souvent par un réajustement du comportement de ces individus en termes de transfert de l'espace public, à la fois dans la sphère du privé et dans la sphère politique publique.

Rôle actif dans les écoles du quartier en tant que parents, adhésion à un parti politique et participation aux processus décisionnels dans les institutions locales sont autant de façons de "trouver sa place", autant de *cadres de mobilisation* (Bacqué,

9 Dans leur article "En attendant la gentrification : discours et politiques à la Goutte d'or" les auteurs privilégient une analyse des associations d'habitants actives dans le quartier en s'intéressant aux différents registres d'argumentation en réaction au discours municipal et d'expression d'atteinte ou de crainte par rapport au processus de gentrification. Cette analyse est faite en termes de scène politique locale et de dynamique de groupe, ce qui n'est pas le cas pour notre analyse qui, elle, se limite à étudier l'engagement en tant que modalité d'interaction spécifique dans l'espace physique public du quartier et qui soulève des questions plus de socialisation et de posture que de représentation politique.

2006) des habitants "engagés" de la Goutte d'Or<sup>9</sup>.

L'investissement dans les problèmes du quartier au-delà du temps de travail, peut transformer un simple habitant en figure du quartier. La reconnaissance de leur engagement est ressentie comme une étape fondamentale dans le processus d'insertion à la Goutte d'Or. Inversement les choix de vie relevant de la sphère privée sont aussi affectés par cet environnement public. La sco-

larisation des enfants, choix qui relève du domaine des stratégies familiales, suit une logique de "publicité" et devient une stratégie dans et pour la collectivité. Choisir les écoles publiques du quartier devient un acte militant, une affaire de quartier.

Pour cette catégorie de gens qui vivent le quartier en se mettant en jeu dans le réseau local, la manière d'évoluer dans l'espace public ne relève pas de l'évitement, ni de la consommation ou du ressourcement, mais de la con-

frontation. L'engagement associatif ou politique apparaît comme une tentative de réagir aux paradoxes soulevés par la proximité sociale et la distance sociale. Arrivés dans le quartier avec une ouverture d'esprit valorisant la mixité, confrontée ensuite à l'insuffisance de la proximité spatiale pour la construction de la proximité sociale, ils s'engagent dans la construction d'une citoyenneté active qui implique une montée en généralité, élément constructeur d'un monde commun d'action et de reconnaissance. Les choix familiaux s'élèvent à choix politiques, exprimant une contamination entre privé et public, un mélange de registres d'exposition et de publicisation du domaine privé. Ce droit de concertation détermine aussi une forme spécifique de relations en public.

Vivre ici se double d'une interprétation active du rôle de citoyen, une prise de parole et un passage à l'acte qui montrent une interaction forte avec-et-dans l'espace public. C'est une forme de militantisme au quotidien par rapport à un monde social qui est perçu comme n'étant pas parfait, dont on reconnaît les problèmes, mais qui est aussi vécu comme une ressource, une exception positive à préserver, pourvu qu'il garde cet aspect d'espace "ouvert" au changement.

Espace d'exposition mutuelle et, donc, de confrontation en vue de la coproduction d'un sens commun, l'espace public du quartier est vécu comme un bien public (Joseph, I., 1998, p. 42). Enfin, l'engagement politique ou associatif semble être perçu comme la conséquence naturelle d'une vie prolongée dans le quartier. *De toute façon, tu ne vis pas 20 ans ici sans t'engager* (extrait d'entretien avec Madame Hélène).

Cette figure de l'habiter assimile sa permanence dans le quartier à celle qu'on pourrait définir une "carrière" (Becker, 1985) d'habitant<sup>10</sup>. Cette perspective d'un modèle séquentiel suggère que "s'engager" serait vécu comme la forme de stabilisation dans la carrière d'habitant, une sorte de passage obligé pour "rester là".

Letransfert entre l'expérience dans la sphère publique et celle dans la sphère privée devient une valeur, autant que l'intervention dans le public, selon des normes retenues comme générales et généralisables, est ressentie comme une mission<sup>11</sup>. L'expérience du quartier donne donc lieu à la construction d'une idée de Monde au sens d'une perception accrue d'un ensemble "englobant", au-delà des appartenances et qui doit en quelque sorte être construit ensemble dans la confrontation.

<sup>10</sup> Il est intéressant de remarquer que cette forme d'investissement dans les affaires du quartier de la part de certains habitants a donné lieu à la notion d'"habitant professionnel" qu'on retrouve dans les communications officielles de la Mairie ou d'autres instances politiques et administratives du quartier.

<sup>11</sup> J'ai par ailleurs développé ce sujet quant à la production médiatique et/ou artistique des habitants du quartier qui est aussi une forme d'engagement. Cf "Construire une autre Goutte d'Or? Histoire d'une réhabilitation par les images, entre médias du passé et médias du futur" in Alessia De Biase et Monica Coralli, *Espaces en Commun*, Paris, L'Harmattan (à paraître).

## L'ALTÉRITÉ COMME CONDITION URBAINE, GÉNÉRATRICE D'UNE VISION DU MONDE.

À l'opposé d'autres typologies de quartier de nos mondes urbains contemporains, caractérisés par une forte protection du monde extérieur, ou par une homogénéité aveuglante, dans ce quartier on se frotte au Monde quotidiennement. Aussi bien que cet espace est habité par le Monde (je pense ici à tout événement politique global qui a une incidence immédiate dans les relations quotidiennes et dans les interactions verbales des habitants). On pourrait même dire qu'ici "le poids du monde" (P. Handke) est très fort. De ce point de vue, ce travail de recherche enrichit l'analyse du processus de vie dans un environnement social mixte en réaffirmant que la "fonction socialisatrice de l'espace public n'est pas négligeable" et "plus la diversité ethnoculturelle fait l'objet d'une expérience urbaine quotidienne, moins elle est inhibitrice et source de malaise" (Germaine, A., 1997). Aussi pour toutes les postures analysées, le rapport à l'Autre est un définisseur premier, que ce soit dans des stratégies d'évitement ou de rencontre, contribuant ainsi à la construction de cette culture urbaine cosmopolite. Je ne parlerai pas ici d'une société qui serait en voie de créolisation, terme trop biologique, (et pour cela essentialisant d'une certaine manière) mais d'un quartier formateur car il impose un déplacement, un questionnement identitaire autant pour l'habitant que pour le visiteur. On peut, par contre, parler de créolisation de l'imaginaire car le référent de chacun se complexifie dans cette cohabitation quotidienne. Deux forces semblent alors agir sur l'espace et les hommes de ce quartier : l'une d'ouverture, de présence au monde, l'autre de redéfinition identitaire qui, d'une façon ou d'une autre, repose la distance, la différence entre les choses et les hommes. Alors, au cœur de notre discussion sur un monde urbain qui serait de plus en plus habité par le Monde, je passerai volontiers de la question sur la gestion de l'altérité à celle de la gestion du commun. Derrière ces façons de négocier le pluralisme à Barbès, on retrouve un mode d'utilisation des espaces du quartier qui fait référence à différentes interprétations par rapport à ce qu'est un espace public et en quoi celui-ci est un espace en commun. Chaque pratique et chaque discours semblent affirmer la prévalence d'une des qualités de l'espace public. Dans les catégories de jugement pratique et esthétique qui orientent l'action, les postures, les modes d'engagement et de circulation de l'espace du quartier, chacun semble mettre en avant une des dimensions potentielles de l'espace public : espace de passage, de liberté, d'appropriation temporaire, de discussion politique, autant de qualités du public qui se déclinent, quant au mode prioritaire d'engagement relationnel, en espace de co-présence, d'accessibilité, de ressourcement et de coopération. Cela renvoie aussi à des compétences de cohabitation bien

différentes que les citoyens doivent développer pour vivre ensemble : présentation de soi, reconnaissance des autres, gestes réparateurs, d'alliance ou de distanciation. Barbès est un territoire de mise en scène de rites d'interaction variés, guidés et justifiés par des interprétations différentes de l'espace public. Dans ce quartier cohabitent non seulement des gens "différents", mais des perspectives<sup>12</sup> différentes par rapport à l'usage normatif de l'espace en commun. Cela revient à mettre l'accent sur le sens de l'espace public dans le contexte de la discussion sur l'altérité comme condition urbaine : ce n'est pas exclusivement la présence de l'autre qui est en discussion mais aussi le sens qu'on donne à l'espace partagé, au lieu en commun, conditions de possibilité de cette "cohabitation pacifique mais distante" (Germaine, A., 1997, p. 253). Mais cette distance qui fait tant l'objet de discours sur la cohabitation, les politiques de mixité sociale, les contradictions du cosmopolitisme, et les imprévus de la gentrification, n'est-elle pas la clef de la puissance socialisatrice de ce quartier et, par extension, du Monde ? Suivons un instant le raisonnement de M. Lussault lors de son analyse de la distance qui en affirme avec force le pouvoir politique via les écrits de H. Arendt : "La politique prend naissance dans l'espace qui est entre les hommes, donc dans quelque chose de fondamentalement extérieur-à-l'homme. Il n'existe donc pas une substance véritablement politique. La politique prend naissance dans l'espace intermédiaire et elle se constitue comme relation" (Arendt, H., 1995, p. 33 in Lussault, M., 2007, p. 54). La politique résulterait donc de ce qui sépare et qui impose aux individus un effort relationnel "visant à traiter ce problème de l'espace qui est entre eux"<sup>13</sup> (Lussault, M., 2007, p. 54). Cela réaffirme l'efficacité sociale des relations plus distantes en opposition à la survalorisation de la proximité, de la mixité, peut-être même de la créolisation. L'analyse parallèle et croisée de ces différentes postures dans l'espace public réaffirme la nécessité de penser et d'étudier les espaces de coprésence comme lieu d'émergence et de construction du Monde. Le cosmopolitisme ne serait donc pas simple effet de la cohabitation d'individus provenant d'horizons socio-culturels différents, ni l'envie du divers ou la conscience à la fois individuelle et collective d'une humanité commune à toute la planète mais la co-existence et l'interaction de ces diverses formes de relation au pluralisme qui composent un monde commun, configuration qui revoit à ce type de cosmopolitisme qu'Isabelle Strengers (1996) a redéfini sous le terme de *cosmopolitique*.

<sup>12</sup> "Perspectives" est entendu ici au sens de Becker comme, "non seulement des représentations, des valeurs, des croyances susceptibles d'être mise en discours [...] mais une conscience pratique se manifestant dans une stratégie systématique de dérision, de contestation, et de défi, elle met en œuvre l'interprétation d'un groupe ayant à affronter un même problème".

<sup>13</sup> Lussault remarque aussi que l'espace pour Arendt ce n'est pas seulement l'espacement physique mais "tout ce qui sépare les hommes et qui impose des jeux et des scènes relationnelles" p. 55.

## BIBLIOGRAPHIE

**AGIER, M., (1996)**

“Les savoirs urbains de l’anthropologie”, in *Enquête* n°4 p. 35-58.  
**(1999)**, *L’invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas*. Paris, Éditions des archives contemporaines.

**BIASE (de), A.,**

**ROSSI, C., (2005)**  
*Tranche de ville : Habiter Paris ou comment apprécier la qualité de la vie urbaine à Paris ?* APUR/LAA.

**ANDERSON, E., (2004)**

“Being here and being there: fieldwork encounters and ethnographic discoveries: the cosmopolitan canopy” in *The Annals of The American Academy of Political and Social Science*, Vol 595, 1, p. 14-31.

**ASCHER, F., (1995)**

*Métapolis, ou l’avenir des villes*, Éditions Odile Jacob.  
**(2001)**, *Ces événements nous dépassent, feignons d’en être les organisateurs. Essai sur la société contemporaine*. La Tour d’Aygues, Éditions de l’Aube.

**BACQUÉ M.-H.,**

**FIJALKOW, Y., (2006)**  
 “En attendant la gentrification : discours et politiques à la Goutte d’Or (1982-2000)”, in *Sociétés contemporaines*, n° 3, p 63-83.

**BECKER, H. S., (1985)**

*Outsiders. Étude de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.

**BOULY DE LESDAIN, S.,**

**(1999)**  
 “Château Rouge, une centralité africaine à Paris”, *Ethnologie française*, n° XXIX (1) p 86-99.

**BROMBERGER, C.,**

**CENTLIVRES, P.,**  
**COLLOMB, G., (1989)**  
 “Entre le local et le global : les figures de l’identité”, in *L’autre et le semblable*, SEGALIN, M., (dir.), Paris, Presses du CNRS, p. 137-146.

**CERTEAU (de), M., (1994)**

*L’invention du quotidien - 1. arts de faire*, Paris, Gallimard, Folio.

**GERMAIN, A., (1997)**

“L’étranger dans la ville” in *Canadian Journal of Regional Science/Revue canadienne de sciences régionales*, XX12, p. 237-254.

**JOSEPH, I., (1998)**

*La ville sans qualité*. Paris, Éditions de l’Aube.  
**(2002)**, “Pluralisme et contiguïtés”, in *L’héritage du Pragmatisme, conflits d’urbanité et épreuves de civisme*. CEFÀI, D., JOSEPH, I. (dir), Paris, Éditions de l’Aube.

**LÉVY, J.,**

**LUSSAULT, M. (dir.) (2003)**  
*Dictionnaire de la géographie et de l’espace des sociétés*, Paris, Belin.

**LUSSAULT, M., (2007)**

*L’homme spatial. La construction sociale de l’espace humain*, Paris, Seuil.

**MESSAMAH, K.,**

**TOUBON, J.-C., (1990)**  
*Centralité immigrée. Le quartier de la Goutte d’Or*, Paris, Paris, Ciemi-L’Harmattan.

**PETITEAU, J.-Y., (2001)**

“La méthode des itinéraires : récits et parcours” in *L’espace urbain en méthode*, GROSJEAN, M., THIBAUD J.-P., Marseille, Édition Parenthèses, Collection Eupalinos.

**SIMON, P., (1998)**

“L’intégration au quartier à l’épreuve de la rénovation”, in *La ville éclatée: quartiers et peuplement*, HAUMONT, N., LÉVY, J.-P., BACQUÉ M.-H., Centre de recherche sur l’habitat, Paris, L’Harmattan, p. 193-208.

**STENGERS, I., (1996)**

*Cosmopolitiques*, Paris, La Découverte.

**THIBAUD J.-P., (2001)**

“La méthode des parcours commentés”, in *L’espace urbain en méthode*, GROSJEAN, M., THIBAUD J.-P., Marseille, Édition Parenthèses, Collection Eupalinos.

**TONNELAT, S., (2007)**

“Urban walks: Pluralism, public space and the NYC subway” communication au colloque de L’Eastern Sociological Society, Philadelphia.

